

Florilège de citations utiles à nos réflexions – Éluard

Donner à voir

I. Quelle est, à ma taille sans cesse en mouvement, sans cesse changeante, la taille du monde ?

Rien ne se décrit suffisamment, rien ne se reproduit littéralement. Le poète, lui, pense autre chose.

II. Les poèmes ont toujours de grandes marges blanches, de grandes marges de silence où la mémoire ardente se consume pour recréer un délire sans passé. **Leur principale qualité est, non pas d'évoquer, mais d'inspirer.** Tant de poèmes d'amour sans objet réuniront tant d'amants !

III. Les mots gagnent. On ne voit ce qu'on veut que les yeux fermés, tout est exprimable à haute voix.

V. A partir de Picasso (...) le peintre ne renonce pas plus à sa réalité qu'à la réalité du monde. Il est devant un poème comme le poète devant un tableau. **Il rêve, il imagine, il crée.(...) Le lecteur du poème l'illustre forcément. Il boit à la source.**

L'évidence poétique

I. Tous les poètes sont profondément enfoncés dans la vie des autres hommes, **dans la vie commune.** L'homme s'étant enfin accordé à la réalité qui est sienne n'aura plus qu'à **fermer les yeux pour que s'ouvrent les portes du merveilleux.** La force absolue de la poésie purifiera les hommes, tous les hommes.

Il n'y a a pas de modèle pour qui n'a jamais vu.

II. Le poète est celui qui inspire bien plus que celui qui est inspiré. La compréhension est faite de rapports entre la chose à comprendre et les autres, comprises ou incomprises.

III. Sur Sade : plus lucide et plus pur qu'aucun homme de son temps. A voulu redonner à l'homme civilisé la force de ses instincts primitifs ; la vertu portant son bonheur en elle-même, il s'est efforcé, au nom de tout ce qui souffre, de l'abaisser (...) de lui imposer la loi suprême du malheur (...) pour qu'elle puisse aider tous ceux qu'elle réprouve à **construire un monde à la taille immense de l'homme.** (Avec Lautréamont) ils ont mené tous deux la lutte la plus acharnée contre les artifices (...) cette fausse réalité besogneuse qui abaisse l'homme. A la formule « Vous êtes ce que vous êtes », ils ont ajouté : « Vous pouvez être autre chose. »

IV. La poésie véritable est incluse dans tout ce qui affranchit l'homme de ce bien épouvantable qui a le visage de la mort.

Physique de la poésie

Des images n'accompagnent un poème que pour en élargir le sens, en dénouer la forme.

Pour collaborer, peintre et poètes se veulent libres. La dépendance abaisse, empêche de comprendre, d'aimer. Il n'y a pas de modèle pour qui cherche ce qu'il n'a jamais vu. A la fin, **rien n'est aussi beau qu'une ressemblance involontaire.**

Thèmes et images récurrentes chez Eluard (prise de notes)

(cf JP Richard, *Onze études sur la poésie moderne*)

I. L'amour précède, voire conditionne formellement la poésie :

Relation entre un toi et un moi, reflet, écho, d'où thème du **regard** lié à celui de la **main tendue** ; **ce rapport est fertile**, l'œil miroir est aussi foyer : « *Entre deux yeux qui se regardent, la lumière déborde* »

L'espace vide ou entre deux est investi physiquement dans l'élan, par le corps, instrument heureux de notre **liberté**. Épanchement de la **chair** liée à la **lumière** « *la terre s'est recouverte de ta chair claire* », aimantation des corps comme des regards, jaillissement vital. si cet élan est bloqué : thème de la **statue** ; s'il est libre, c'est la figure de la **caresse** : « les mains se font jour de leur sang, de leur caresse. »

Éluard veut à la fois épouser et traverser le monde : image du **sang** correspond à ce double vœu, analogue aux routes, sans bornes (« *le monde entier dépend de tes yeux purs / et tout mon sang coule dans leurs regards* »), à la sève. Allégresse liée au thème du **battement** qui rend le sang « léger » à l'image du vent vibratile : « *Sur le fleuve de moi / une voile écarlate / fit battre le pouls du vent.* »

DONC : Mouvement à la fois ouvert et clos.

II. Même mouvement dans les choses : elles s'éclairent quand on les regarde (« *c'est ainsi que vue donne vie* ») et **donnent naissance à autre chose**, pour s'annuler juste après...

JPR : « la même structure commande ici langage et paysage : le mot lui aussi a pour seule fonction de nous diriger vers d'autres mots en s'annulant dans l'acte de son ouverture. (...) poésie véritablement ininterrompue où le sens n'existe que comme fuite »

D'où la figure du **trajet** (énumération, lacunes, glissements) où le mouvement se fonde sur une abolition, celle de l'oubli pour vivre au présent : le poète est « Celui qui se détruit dans les fils qu'il engendre » « *Toute nue aux plis de satin bleu / elle riait du présent mon bel esclave* ». **Nudité** = origine et offrande, **pureté** ;

Donc, **Temps éluardien** : suite d'instantanés absolument vierges, épiphanie de **l'autre**, le toujours neuf, ou le même qui glisse d'autre en autre : « Tu sacrifies le temps / A l'éternelle jeunesse de la flamme exacte / qui voile la

nature en la reproduisant / Femme tu mets au monde un corps toujours pareil / le tien / Tu est la ressemblance. »

Thème dominant : **l'ouverture** à l'intérieur d'une grande diversité de formes et de gestes :

- liée à la légèreté de la plume et à l'envol : « ma fenêtre aux belles plumes »
- l'aile, l'oiseau qui portent souvent le regard : « *les hirondelles de la vue* » ou que le poète rapproche du soleil, de la lumière : « *elle est dans ses yeux* »
- le vent hasardeux et invisible, furieux, don de déformation : « *Le vent se déforme./ Il lui faut un habit sur mesure / démesuré.* »
- Thème du « hors de », de l'élargissement, l'expansion, « *tu te lèves, l'eau se déplie/tu te couches, l'eau s'épanouit* »

- Plus liée à **l'explosion** : la couleur, le rire expansif « *Il y a de grands rires sur les grandes places / des rires de couleur sur des places dorées /les barques des baisers explorent l'univers* »

DONC : L'objet éluardien aime ainsi à s'éventer, frissonner, rire, s'arracher à ce qu'il est pour s'offrir aux autres objets du monde Mais, l'ouvert n'empêche pas « *la constatation délectable du fini* » : énumération d'objets distincts, continuité perlée où Eluard s'intéresse à « chaque feuille », ou encore à « tant de » « plus d'un » : « *plus d'une lèvres rouge avec un point rouge / et plus d'une jambe blanche avec un pied blanc* ». Objets de prédilection : à la fois ouverts et rigides, têtus, particuliers : l'aiguille, le roseau dont la cambrure le lie à des thèmes plus charnels, de même que l'épée ou les épis « *les épis de ma nudité coulent dans mes veines* » ou encore le brin d'herbe, lié à la douceur. Ces objets multipliés donneront des images de réseaux, de dentelle, de grappe, de feu « *le matin les branches attisent le bouillonnement des oiseaux* » ; reliés, les objets forment un collier, un bracelet, une bague, ou la ronde. Ainsi, posséder la terre, se sera se laisser glisser d'objet en objet tout autour d'elle, comme aimer une femme : « *parée comme les champs, les bois, les routes et la mer /belle et parée comme le tour du monde* » D'ailleurs le blason est la forme rhétorique de cet inventaire circulaire qui entoure le monde / la femme sans l'enclorre.

Univers éluardien : à la fois fini et infini grâce aux mots / objets qui glissent de l'un à l'autre, se fertilisant

mutuellement : « *l'amour, c'est l'homme inachevé* » Pas de quête existentielle : le monde clos et ouvert se suffit à lui-même, « *berceau nocturne et sûr* ».

III. Quant le mouvement s'arrête,

lié à un « **moi** » qui se suffit de n'être que lui-même : image du crâne, pensée bloquée, sommeil, espace vide (« *il n'y a des murs que pour moi* ») ou resserrement, maigreur stérile ;

lié à « **toi** », quand « la vie s'en prend à notre amour », la vie « veut changer d'amour » ; la femme qui règne est secondée puis évincée par des femmes plus légères et futiles et belles : moment douloureux où la vie, l'amour ont perdu leur « point de fixation »

lié au **monde** : quand celui-ci est trop transparent, dans une sorte de clairvoyance spirituelle (in *la pyramide humaine*, texte écrit en 24 quand part en voyage car ne « *peut plus écrire* ») ; Eluard se méfie alors de cette transparence : « *A proscrire : sa visibilité parfait /me rendrait aveugle...* » et cherche l'ombre pour voir la lumière, le tain sur la glace, le mystère, le noir : images de l'orbite, de la paupière baissée pour voir le monde dans son relief, son humanité faite d'ombre et de lumière. « *répétant le monde enfoui sous mes paupières / montrez moi le ciel dans une seule étoile / je vois bien la terre sans être ébloui...* »

lié à de grands accès de désespoir (alors qu'Éluard est optimiste) quand il est face au Mal :

la **nuit** (« *soudain la lumière m'oublie /la mort seule demeure entière* »), le sommeil (claustration et chute, retour vers le passé où rien en peut vibrer ni se transmettre : « *J'étais comme un bateau coulant dans l'eau fermée / comme un mort je n'avais qu'un unique élément* », la nuit « *sur moi, comme une plaie à nu* ». Pour lutter contre cette nuit, il s'accroche aux dernières clartés : « *la dernière hirondelle / à tresser une corbeille /pour retenir la lumière* », crée, a recours à la mutualité sentimentale : « *quand la nuit vint, nous restâmes sans ombre / à polir l'or de notre sang commun.* », ou encore au rêve : « *des portes s'ouvrent, des fenêtres se dévoilent / un feu silencieux s'allume et m'éblouit/ tout se décide / je rencontre des créatures que je n'ai pas voulues.* » N'importe quoi pouvant se lier évidemment à n'importe quoi, le rêve devient un prodigieux foyer de sens mais il s'associe à l'espace de négativité de la nuit. Le rêve éclaire la nuit dont il naît, s'arrache peu à peu au cauchemar (« *sur son front, les caresses tirent au clair tous les mystères* », et nie le jour et son ordre diurne (« *une petite ombre qui me dépasse/ une ombre au matin* »). Mais aussi s'accompagne d'un « *épanchement* » du songe dans la vie réelle : il nourrit le jour en le niant.

Le mal, c'est aussi la **guerre**, l'occupation, la **mort** de Nusch... : les figures de l'envol et de l'ouverture sont emprisonnées « *comme un oiseau debout dans une armure* », « *l'herbe fine figeait le vol des hirondelles* » : paralysie ; lourdeur aussi « *le poids des murs ferme toutes les portes* » ; tout se dissout « *les oiseaux les poissons se mêlent dans la boue* » solitude impuissante du poète qui ne peut qu'attendre ;

Seule action : aller vers les autres, écrire des poèmes de fraternité et de résistance car l'espérance attire un avenir meilleur « *voici demain qui règne aujourd'hui sur la terre* » « *moi je préfère me nourrir de l'espoir d'une ardeur sans fin* ».